

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

GIOCONDA

NÌKOS KOKÀNTZIS

GIOCONDA

Récit

Traduit du grec
par Michel Volkovitch



VOIR DE PRÈS

Titre original : *τζιοκόντα (Tziokonta)*

Première édition en Grèce, 1975.

© S. Patakis SA & Panagiota
Barbari, Athens, 2011.

© Éditions de l'Aube, 1998
pour la traduction française,
et 2022.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-649-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Ceci est une histoire vraie.

Hier, une fois de plus, j'ai vu en rêve mon ancien quartier. Rêve la nuit, cauchemar le jour, quand on voit ce qu'ils en ont fait. Moi, au moins, je l'ai connu du temps de sa beauté. J'ai eu la grande chance de naître et grandir là-bas, j'y ai vécu la guerre, l'Occupation, puis quelques années encore.

À l'époque, avant-guerre, dans des quartiers comme le nôtre, les gens vivaient dans des maisons et non dans des « résidences » ; il y avait des jardins et des fleurs, mais pas de voitures ; chaque saison avait encore son parfum, et le silence de la nuit

n'était troublé que par l'aboiement d'un chien, le chant d'un coq avant le jour, les grenouilles dans la citerne du voisin l'été, le laitier du matin et les premiers bavardages des ménagères – par tout cela, et tant d'autres choses.

Il y avait alors là-bas une maison pauvre, devenue très importante pour moi. Elle était basse, allongée, avec un toit pentu de vieilles tuiles ; une treille courait sur la moitié de la façade et au-dessus de la porte. Il y avait d'un côté un semblant de jardin, avec deux ou trois pots de fleurs, des herbes folles et des orties, mais aussi un grand figuier, et une prétendue barrière qui ne faisait que marquer le terrain sans rien protéger – protéger quoi, et de qui ? C'était un jardin

honnête et sans façons, dû pour un peu à la main de l'homme et pour beaucoup à celle de Dieu, un jardin délicieux, que pendant des années jusqu'à ce jour, parcourant les parcs des villes d'Europe, j'ai conservé dans mon cœur avec la nostalgie de ses recoins, de ses cailloux, ses bestioles, ses lézards, ses cigales, du monde immense contenu dans ce mouchoir de poche où nous avons joué, grandi, vécu, appris – surtout appris.

Voici l'histoire.

Entre cette maison et la nôtre il y avait un terrain vague, une parcelle envahie de hautes herbes en été, dont nous ne savions même pas qui était le propriétaire, ce dernier ne s'étant jamais montré ; c'était le lieu où se retrouvait la bande, un lieu de discussions, de jeux, de disputes et d'amitié. C'est là que nous jouions à chat, à cache-cache, aux explorateurs dans la jungle, et que nous nous racontions nos histoires, allongés dans les hautes herbes, les soirs d'été.

La bande elle-même, à laquelle pouvait s'ajouter, selon l'heure et les

circonstances, n'importe quel gamin du coin ou de passage, se composait de mes deux cousins et moi et des enfants de la famille habitant la fameuse maison. Ils étaient six : quatre filles – les plus âgées –, puis deux garçons nettement plus jeunes que nous. Il y avait des différences d'âge entre nous, bien sûr, mais pendant quelques années cet écart ne fut pas apparent et nous jouions tous ensemble.

C'étaient des juifs. Des pauvres, comme je l'ai dit. Mais les parents, pleins de bonne humeur, ignoraient leur pauvreté et vivaient comme si de rien n'était. En ce temps-là, d'ailleurs, les différences entre les modes de vie des familles n'étaient pas si frappantes. Ils avaient avec eux une

vieille grand-mère qui avait sûrement connu des jours meilleurs, et conservait une allure imposante, aristocratique. L'air hautain, elle parlait d'une voix basse et impérieuse, et laissait bien entendre qu'elle attendait révérence ou baisemain. Mais il n'y avait en elle aucune froideur, elle n'inspirait aucune gêne. Au contraire, elle vous amenait à l'aimer, vous donnait envie de vous conformer à ses manières, tant elle y mettait du naturel. Sa fille et son gendre, les parents de mes amis, gens pourtant plus simples, participaient de bon cœur à cette ambiance. Il y avait dans leur conduite une noblesse naturelle qui, jointe à leur bon cœur et à leur hospitalité chaleureuse, les faisait aimer de tous dans le quartier, même

si tous avaient tendance, le plus souvent sans malice, à les prendre un peu à la légère, et même à se moquer d'eux.

Ce qui rendait leur position plus singulière encore, c'est qu'en dépit de leur pauvreté ils pouvaient se vanter de posséder quelque chose, tandis que des familles bien plus riches, dans la Thessalonique d'avant-guerre, n'auraient pu en dire autant. Cette humble maison d'abord, elle leur appartenait, à une époque où seuls les riches étaient propriétaires. De plus, ils avaient un piano, chose rare même dans les familles bourgeoises. Ce piano, installé chez eux depuis des années, attendait sûrement depuis aussi longtemps d'être accordé. Les enfants étaient toujours

soi-disant sur le point de commencer d'apprendre à jouer pour de bon – les deux filles aînées d'ailleurs jouaient gentiment. Enfin, pour couronner le tout, ils avaient même une voiture. Eh oui. En un temps où les riches familles elles-mêmes n'en avaient pas. C'était un antique et minuscule tacot, je ne sais même pas de quelle marque, abandonné par le frère du père des enfants qui avait émigré en Amérique. Il n'y avait pas en ce temps-là de taxe à payer – ou alors trois fois rien –, si bien qu'ils pouvaient sans problème la laisser garée, presque à demeure, dans un coin. Et quand madame Leonora, leur mère, sortait le dimanche après-midi sur son perron et appelait les enfants, d'une voix un peu forte il est vrai,

à venir prendre le thé, et promettait que s'ils travaillaient leur piano ensuite, ils iraient faire un tour avec leur père en auto – combinant ainsi, de façon grandiose, tout ce qu'il y avait de plus impressionnant –, nul ne pouvait l'accuser de mensonge. Et bonne comme elle était avec tous, nul n'avait le cœur de la traiter de pimbêche.

C'est d'elle que ses enfants tenaient leurs grands yeux bruns si beaux, pleins de chaleur et de gaieté. Seule Gioconda, la quatrième, d'un an plus jeune que moi, avait des yeux gris-bleu qui louchaient un peu. Elle était belle. Grande, bien faite, avec une nonchalance dans les gestes et un sourire qui éclairait et réchauffait tout autour d'elle. C'était ma com-

pagne de jeux préférée et je gonflais de fierté quand, parfois, surprenant les conversations de madame Leonora et de ma mère, j'apprenais que de son côté elle parlait de moi sans arrêt. Elle était toujours d'accord avec moi quand je donnais un avis, quand je proposais un jeu, un but de promenade, même si les autres se liguèrent tous contre moi. Elle s'en prenait toujours à mes contradicteurs, alors même que par politesse ou indifférence j'évitais de me défendre. En ces moments-là, plutôt rares il est vrai, sa timidité habituelle faisait place à un comportement explosif qui surprenait tout le monde, si bien que tous finalement reculaient et se rangeaient à son avis, qui bien sûr était le mien. Ni elle ni moi ne